

J'AI PARTICIPÉ À UN ATELIER DE «TRAVAIL QUI RELIE»

PAS FACILE D'AGIR POUR LE CLIMAT. POUR PRENDRE CONSCIENCE DE L'URGENCE, LE TOR, OU «TRAVAIL QUI RELIE», PROPOSE DE LAISSER LIBRE COURS À SES ÉMOTIONS EN PUBLIC. ON A TENTÉ L'EXPÉRIENCE

Chaque jour, nous sommes exposés à des informations catastrophistes. En tant que journaliste, c'est pire. Impossible de détourner le regard des dépêches liées au réchauffement climatique. Si bien qu'au fil du temps j'ai appris à vivre avec. Résultat: je peine à m'émouvoir des déforestations massives, fonte des glaces et autres désastres.

Un jour, j'ai entendu parler d'ateliers de «Travail qui relie», destinés aux personnes pour qui la situation écologique est source d'anxiété, ou d'une forme de déni. Destinés à nous permettre de prendre conscience de l'urgence, gérer ses émotions et s'engager pour le climat, ils s'inscrivent dans le mouvement de l'écopsychologie, né dans les années 90 aux États-Unis. Décidée à agir, je me suis rendue à Versonnex, en France voisine, pour participer à une journée autour de ce thème, organisée par l'association Permaabondance et le Laboratoire de transition intérieure de la fondation Pain pour le prochain.

Une vingtaine de personnes sont assises en cercle dans une pièce vide. Militants écologistes, parents inquiets, simples curieux m'accueillent. Un habitué de ces réunions à l'air convaincu de la démarche: «Ça me permet de faire le deuil de notre monde et de laisser libre cours à mes émotions.» L'heure des présentations est arrivée. Il est d'usage de mimer un élément de la nature commençant par la première lettre de notre prénom. Alors que je me tortille tel le lombric, je m'interroge: cet atelier va-t-il vraiment porter ses fruits?

Dans le jardin, un participant m'invite à toucher les branches d'un arbre. Les yeux bandés, je me laisse guider malgré ma réticence. Le chant des oiseaux me berce. «Cet exercice a pour but de reprendre contact avec le monde naturel au-delà des mots», explique l'animateur. Puis, place à l'échange. Face à moi, un jeune homme me dévisage, bienveillant. Je suis censée lui parler des moments au cours desquels je me suis sentie «vivante sur notre Terre». Je raconte le jardin de la maison où j'ai grandi mais aussi la barre d'immeuble qui le fera probablement disparaître.

«A présent, hâtez-vous -comme si vous traversiez la gare aux heures de pointe. Circulez de plus en plus vite!», s'exclame l'animateur. Le groupe, surpris, s'agite. «Maintenant, ralentissez et regardez les visages autour de vous. Vous n'êtes pas seul au monde... Voici un être né dans la même période de crise. Comme vous, il a choisi d'être là pour faire face à ce défi. Exprimez-lui votre gratitude.» Mes yeux plongés dans ceux d'une inconnue, nous nous caressons les mains. Le degré d'intimité de cette situation nous trouble, une force se dégage de notre union.

LES LARMES DU DEUIL

Après le pique-nique, direction la forêt, où un cercle de pierres a été construit par les animateurs. Chacun notre tour, nous y déposons un objet ramassé dans les bois, censé représenter «une dégradation qui nous touche». Une participante, discrète, prend la parole: «Dans ma région natale, il y a des oliviers à perte de vue. Mais depuis plusieurs années, ils sont ravagés par une bactérie. Ces arbres étaient la fierté de mon père, qui est décédé depuis peu. Quand je regarde ce paysage dévasté, je ne peux m'empêcher de pleurer.» La sincérité de son témoignage m'émeut. Je me mets à déclamer ma colère envers la pollution qui souille l'air de nos villes. Les larmes coulent sur les joues des participants.

Pour transformer nos émotions négatives en énergies positives, nous partageons finalement nos idées pour une société plus durable: replanter des arbres, s'engager en politique, sensibiliser nos proches. Je me surprends à énumérer mes mauvaises habitudes et promette de m'en changer. Je découvre qu'il suffirait d'écouter autrui pour réaliser que, peut-être, un autre monde est possible.

LILA ERARD
@lilaerard



Paléo Festival, édition 2017. Le ménage n'a pas encore été fait. (ROLF NEESER)

EN PLEIN AIR, ET AU VERT

VERRES CONSIGNÉS, NAVETTES GRATUITES: LES GRANDS FESTIVALS DE L'ÉTÉ PRENNENT TOUJOURS PLUS DE MESURES POUR RÉDUIRE LEUR IMPACT ENVIRONNEMENTAL. UN RÉFLEXE LARGEMENT INTÉGRÉ EN SUISSE, MALGRÉ LES DISPARITÉS POLITIQUES ET LES IMPÉRATIFS ÉCONOMIQUES

Lannonce est tombée en février, avant même celle des têtes d'affiche: cette année, les bouteilles en plastique à usage unique seront interdites au Glastonbury. Le célèbre festival de musique, qui voit s'amasser fin juin 200000 personnes dans un pré du sud-ouest de l'Angleterre, espère ainsi éviter le habituel million de bouteilles jetées durant le week-end.

Car si, pour beaucoup, les festivals représentent un monde rêvé de concerts brûlants et de gaufres au chocolat, ils prennent parfois de sérieux airs de dépotoir. On a tous en tête ces images de plaines boueuses jonchées de carcasses de tentes, tableaux peu glorieux qu'on associe aux mastodontes du genre, Glastonbury en tête. Pas étonnant que l'édition 2019 mise autant sur The Cure que sur ses fontaines à eau.

PROLIFÉRATION DE LABELS

Alors, opération de *greenwashing* ou véritable souffle écolo sous les chapiteaux? «Pendant longtemps, on s'est concentré sur l'impact économique des festivals. Mais ces dix dernières années, ils se sont multipliés et commercialisés en Europe, si bien que de plus en plus d'organisateur, de décideurs et d'académiciens se sont penchés sur leur impact environnemental», estime Andrea Collins, professeure à l'Université de Cardiff et auteure d'un rapport sur l'empreinte carbone des événements culturels et sportifs.

Tri des déchets, économie d'électricité ou *food trucks* locaux: ces préoccupations sont plus que jamais à l'ordre du jour. D'ailleurs, les labels et organisations promouvant des festivals plus verts fleurissent. Des efforts encourageants, estime Andrea Collins, bien qu'il n'existe pas de manière unique de calculer l'impact écologique d'une manifestation, ce qui rend les comparaisons difficiles.

En Suisse, certains n'ont pas attendu pour retrouver leurs manches. C'est le cas du Paléo. «Lors du lancement des Agendas 21 dans les années 2000, nous avions déjà créé une commission spéciale. Le respect environnemental fait partie de l'ADN du festival depuis ses débuts en 1976», détaille Jacotte Milhit, déléguée au développement durable du festival. Vingt ans plus tard, les chiffres sont fièrement affichés sur

le site: sur les 300 tonnes de déchets produits chaque année, près de 60% sont désormais recyclés. Quant à l'énergie consommée, elle est certifiée 100% verte.

L'écologie s'invite jusque sur les scènes de l'Asse. «Par exemple, nous acceptons uniquement les confettis biodégradables, et seulement lorsqu'il n'y a pas trop de vent», explique Christophe Cucheval, responsable environnement et nettoyage.

Mais en réalité, le cœur du problème serait ailleurs. «La moitié de notre impact provient du transport, en particulier celui des festivaliers. Ils sont environ 10000 à prendre leur voiture chaque soir, souvent depuis Genève ou Lausanne», précise Christophe Cucheval. Qui relativise: «C'est toujours mieux que s'ils se déplaçaient pour voir ce même concert à New York!» Il n'empêche, le festival tente d'encourager une mobilité douce, à travers son service de trains et navettes ainsi qu'un meilleur accueil des cyclistes. Des expériences qui séduisent de plus en plus de mélomanes et que les organisateurs partagent, de manière informelle, avec d'autres festivals romands.

Une initiative tente de fédérer ces élan. Née en 2010 sous l'égide du comité Swiss Olympic, la Manifestation Verte rassemble une douzaine de villes et cantons qui s'engagent pour des événements respectueux de l'environnement. Grâce à un questionnaire en ligne, la plateforme permet d'évaluer la performance écologique, offre des recommandations et des rencontres de réseautage. Le tout sur une base volontaire. «Car, au niveau politique, l'engagement demeure hétérogène», explique Peter Lehmann, directeur de Sanu Future Learning, qui forme et conseille les professionnels en matière d'environnement. Un canton peut exiger de ses festivals qu'ils respectent, ou non, certaines exigences écologiques. Ainsi, Bâle-Ville impose une vaisselle recyclable, alors qu'il n'en est rien à Zurich.

Ce n'est pas non plus le cas sur les rives du lac de Neuchâtel, où s'installera Festi'neuch à la mi-juin. Grâce à une armada de bénévoles chargés d'assurer la propreté du site, au tri des déchets à la source et à un tournus de 160000 verres consignés, le festival a vu ses sacs poubelles se désemplir au fil des années. Nouveauté en 2019, les pailles, toilettes et ballons gonflables disparaîtront du paysage... mais pas les assiettes en plastique. «Hors montage et démontage, ce sont les stands externes qui amènent leur propre vaisselle, explique Lou-Anne Duthoit, responsable communication du festival. Nous étudions diverses options, mais il serait compliqué et très coûteux de mettre en place un système alternatif.» Tout comme de s'opposer aux desiderata de certains sponsors, dont le soutien financier reste primordial. «On peut réduire au maximum l'impact environnemental, mais le bilan ne sera jamais neutre, conclut Lou-Anne Duthoit. Et il est difficile de garantir qu'il n'y ait pas d'incohérences.»

Difficile, mais de moins en moins toléré. A l'heure des réseaux sociaux, tout faux pas photographié est synonyme de mauvaise publicité pour le festival pollueur, comme l'explique Warwick Frost, chercheur à l'Université La Trobe, à Melbourne. «Aujourd'hui, il y a une réelle attente de la part du public cible. Les festivals reflètent les changements plus généraux de notre société: le réflexe «vert» y est davantage intégré.»

VIRGINIE NUSSBAUM
@virginie_Nb

300

C'est, en tonnes,
la masse de déchets produite
chaque année par le Paléo.
60% en sont recyclés